

extérieure est coude en forme d'anneau; dans cet anneau passe un autre fil de fer de 5 millimètres de diamètre, lequel s'allonge de poignée et à une longueur de 15 centimètres.

Cette disposition ingénieuse permet de tenir la bombe à la main sans toucher aux parties pouvant déterminer l'explosion, et en même temps elle donne le moyen d'imprimer à la bombe un mouvement de fronde et de lui donner ainsi une force de projection considérable.

Pour quiconque a quelque notion de mécanique, les bombes de 1870 constituent un des plus formidables engins de destruction qu'il soit possible d'inventer. Tout auprès de la caisse était une provision considérable de matières explosibles.

Le locataire de cette demeure avait pu prendre la fuite à la faveur de la foule amassée sur le trottoir et dans l'escalier par cette descente inattendue.

Malgré toute la vigilance de la police, on n'a pu encore retrouver les traces du fuyard.

Mais, par suite de nouveaux aveux du prisonnier, deux autres individus désignés par lui ont pu être arrêtés.

On recommandait à tous les conjurés de ne point se montrer pendant le jour, puis de se concerter afin qu'un signal donné ils pussent, aidés de tous ceux qu'ils pourront entraîner, attaquer à la même heure le palais des Tuileries, l'Etat-major de la place de Paris et la préfecture de police.

L'assassinat avait été convenu pour hier. On devait faire sauter les Tuileries, l'Etat-major de la place et le ministère de la justice; à l'aide de bombes chargées de picrate de potasse.

Si cet épouvantable programme ne pouvait être mis à exécution avant le 8 mai, une insurrection était préparée pour ce jour-là dans le cas où le nombre des non serait en majorité.

Pendant toute la nuit et la soirée d'hier, on s'est livré à des recherches qui ont amené jusqu'à présent l'arrestation en vertu de mandats de justice d'un nombre assez considérable des principaux membres de la société l'Internationale.

Contre les arrestations dont nous avons parlé, on a arrêté cette nuit, dit-on, M. Jules Lermina, l'auteur grotesque acte d'accusation contre l'Empereur que nous avons reproduit hier, un individu qui était chargé d'aller en province acheter 500 revolvers, Germain Casse, Calotte, Murat, Paindy, Tocher. Les nommés Cusdy et Saboudy auraient échappé aux agents.

Le décret qui expulse de France M. Cermuschi, cet étranger qui donne de l'argent à la révolution pour renverser l'Empire, a été signé ce matin par l'Empereur.

On a découvert en différents endroits des bombes chargées au nombre de 21.

On nous dit à ce propos que l'Etat-major de la place avait été avisé, il y a quelques jours, que des bombes au picrate de potasse avaient été placées dans les égouts de Paris pour faire sauter la capitale, mais nous donnons ce dernier renseignement sous réserves.

L'affaire du complot, nous le répétons, est extrêmement grave.

Elle a été l'unique sujet de conversation ce matin, au conseil des ministres tenu aux Tuileries sous la présidence de l'Empereur; et qui avait été précédé d'une longue conférence entre l'Empereur et le préfet de police.

L'instruction de cette grave affaire va être conduite avec la plus grande activité.

(Moniteur Universel) H. Morel

Nous lisons dans le Figaro :

La police avait été informée qu'un individu avait quitté Londres avec la mission précise de venir assassiner l'Empereur. On n'avait que fort peu d'indices sur ce conspirateur,

et l'on ignore encore depuis combien de temps il est à Paris.

Tout fait supposer qu'il est arrivé depuis deux ou trois jours.

Toutes les recherches avaient été vaines lorsqu'on apprit, hier matin, qu'un homme, dont le signalement ressemblait à celui de l'individu qu'on recherchait, avait passé la nuit chez une fille soumise du quartier de la Butte-des-Moulines.

L'individu fut effectivement arrêté à l'endroit désigné.

Immédiatement on l'envoya au Dépôt, d'où on le dirigea sur Mazas.

C'était, comme nous l'avons dit, un déserteur : il se nomme Borie.

Lorsqu'on l'a fouillé, on l'a trouvé porteur d'un revolver à six coups, chargé, et d'une somme de 100 francs, qui, selon lui, lui avait été donnée le matin, pour l'aider à perpétrer son crime et à s'enfuir après.

On ne peut pas dire que l'argent des sociétés secrètes est gaspillé !... Borie avait sur lui une lettre portant le timbre de Londres, et qui établit ses relations.

Cette lettre était signée : GUSTAVE FLOURENS.

Elle contenait toutes les instructions les plus précises et les plus minutieuses. M. Bernier, juge d'instruction, se rendit à Mazas pour procéder à l'interrogatoire de Borie, qui fit les aveux les plus complets.

Grâce à ses révélations, on put, dans le courant de la soirée, arrêter, aux environs du boulevard du prince Eugène, trois individus gravement compromis.

Un quatrième individu, sur lequel pesaient des charges, avait été rencontré sur le boulevard de Belleville. Dès que les agents lui mirent la main sur le collet, il s'écria : « A l'aide, frères ! on arrête un républicain ! »

Une bande de voyous se forma à cet appel, tomba sur les agents, et, après les avoir mis hors de combat, délivra le prisonnier.

Une perquisition opérée au domicile d'un des individus arrêtés fit découvrir une grande caisse contenant une dizaine de boîtes de cartouches et vingt et une bombes.

On trouva, en outre, dans la même chambre, des bouteilles remplies d'une substance explosible qu'on croit être du picrate de potasse.

Dans un buste de Garibaldi et dans un buste de Lamartine, on découvrit des papiers ayant trait à l'affaire, et, notamment, une recette pour la fabrication du picrate.

Ce matin, samedi, de nombreuses arrestations ont été encore opérées sur mandat. On a écroué entre autres à Mazas, les principaux chefs de la Société l'Internationale.

A sept heures du matin, M. Jules Lermina a été également arrêté rue Richer, 12, dans une maison où il se cachait depuis hier soir.

On a aussi arrêté M. Germain Casse. Un conducteur de train du chemin de fer du Nord a été écroué au Dépôt, sous la prévention d'avoir accepté de rapporter de Belgique une grande quantité de revolvers commandés à un armurier de Liège par des réfugiés républicains français.

On croit, toutefois, que ce conducteur a agi sans discernement.

Voici la description des bombes : Elles ressemblent à une des gâteaux dits savarins formant couronne. La partie centrale, au lieu d'être évidée, est pleine et se compose de deux plaques boulonnées ensemble.

Le bord extérieur du boudin de fonte est percé de trous servant à donner de l'air. Dans l'un de ces trous passe l'extrémité d'un lien en fils de cuivre, attaché à une poignée qui a suffisamment de jeu pour que la bombe puisse être lancée à une grande distance.

Dans l'extérieur de ce boudin circulaire s'embolent quatre tubes en verre mince, devant contenir la matière explosive et se fermant à l'aide de bouchons de liège.

L'espace libre est rempli de clous brisés, destinés à broyer les tubes dès que la bombe reçoit un choc, et à former mitraille après avoir enflammé le picrate.

Le diamètre de ces bombes est d'environ 12 centimètres. On voit qu'elles pourraient facilement se mettre dans la poche d'un paletot.

Chronique locale & départementale

Nous apprenons que les assises du département du Nord, pour le deuxième trimestre de 1870, s'ouvriront à Douai, le lundi 9 mai prochain.

M. Duhem, président, sera assisté de MM. Rossignol et Gautier, conseillers.

La Belgique nous devance en bien des choses. Sans parler du port des lettres, qu'elle vient d'abaisser à 10 cent. pour tout le royaume, elle a depuis longtemps établi à chaque bureau de postes une boîte extérieure, spécialement destinée aux imprimés, circulaires, journaux, etc.

En France, nous sommes obligés d'attendre notre tour au guichet, et seulement jusqu'à l'heure de la fermeture du bureau pour déposer ces objets.

Ne pourrait-on faire chez nous ce que font nos voisins ? Cette amélioration si utile au commerce et à l'industrie n'occasionnerait que l'achat d'une boîte spéciale, et l'administration des postes y gagnerait en ce sens que son employé du guichet ne serait plus continuellement dérangé pour des imprimés.

Dans la journée du 30 avril, aucune déclaration de décès n'a été faite au bureau de l'Etat-Civil de la ville de Roubaix.

M. Lecocq, vicaire de St-Christophe, à Tourcoing, est nommé curé de Gouzeaucourt.

Nous trouvons dans le Progrès du Nord cette singulière nouvelle :

« Il n'est bruit à Tourcoing que du prochain départ de la musique municipale de cette ville pour le Nouveau-Monde. Cette musique, composée d'une soixantaine de membres et qui a obtenu un des premiers prix de la dernière Exposition universelle; va signer un engagement de deux mois avec un célèbre impresario de New-York, M. L. Berson. Cette expédition artistique à travers les principales villes de l'Union américaine commencera dans les premiers jours du mois de juin. »

????????????????????

Pour la chronique locale ALFRED REBOUX.

FAITS DIVERS

On lisait dans le Journal officiel d'hier : « Par suite d'un deuil récent, S. A. I. Madame la princesse Mathilde ne recevra pas les dimanches de mai. »

Bien des gens en province et même à Paris, se sont sans doute demandé à quelle occasion la princesse Mathilde prenait le deuil. Il n'est donc pas inutile de dire que S. A. I. vient de perdre son mari, le prince Demidoff, dont elle était séparée depuis longtemps.

Le prince est mort avant-hier à Paris, à la suite d'une courte maladie.

Il avait une fortune colossale ou plutôt un revenu colossal, car, d'après les arrangements pris avec son neveu, le comte Paul, il jouissait d'une rente de 1,400,000 francs, provenant surtout de l'exploitation des mines de fer et de cuivre qu'il possédait en Russie, près du Caucase.

A ces mines, comme à celles du Creusot, étaient adjoints des hauts-fourneaux et des forges d'une importance considérable. On ne comptait pas moins de 65,000 ouvriers des deux sexes sur ces vastes chantiers.

Ce revenu passe tout entier au petit neveu du prince.

Une souscription pour le rachat du terrain où sont situées les arènes gallo-romaines, nouvellement découvertes, à Paris compte chaque jour un plus grand nombre d'adhésions; la journée d'hier a été excellente: on a reçu 1,299 souscriptions à 50 centimes et 332 à 1 franc et au-dessus.

M. le vicomte Ponton d'Amécourt, président de la Société de numismatique, a été reçu par l'Empereur en audience particulière. On espère beaucoup obtenir la conservation du moment.

Un événement étrange et mystérieux vient de mettre en émoi le faubourg Saint-Antoine. Au numéro 13 de la rue Saint-Nicolas, un ouvrier maçon habitait une chambre modeste.

Il y a trois mois environ, le locataire avoua la concierge qu'il allait partir pour son pays, mais qu'il serait de retour au bout de quelques semaines. On ne le vit pas revenir.

Au terme d'avril, le propriétaire de la maison ne connaissant pas l'adresse du maçon, et n'ayant reçu de lui aucun avis, fit procéder à l'ouverture de son logement.

Un serrurier fut requis; on enfonça la porte. Stupéfaction profonde du serrurier. Derrière la porte se dressait un cloison de briques. On appelle d'autres ouvriers et l'on procède à la démolition de la muraille.

On pénétra dans la chambre, dont l'air était empesté, et l'on vit gisant sur le carreau, le cadavre putréfié et tombant en pourriture du malheureux locataire.

En présence de cet affreux spectacle plusieurs personnes se sont évanouies.

Dans l'après-midi d'avant-hier, un violent incendie a éclaté à Sathonay; près le camp de Lyon.

Trois maisons ont été la proie des flammes, malgré les secours promptement donnés par le camp (Division Bataille).

On a encore peu de détails sur l'incendie de Châtillon de Mechain. Il n'est que trop vrai que cinquante maisons ont été brûlées et que 75 familles restent sans abri.

La rapidité et l'intensité de l'incendie étaient telles, que tous les secours ont été vains. On a pu préserver le bâtiment de la mairie, mais l'église a été complètement détruite; or, lorsqu'on songe que ce monument est placé sur une hauteur, qu'il est complètement isolé des maisons du village, on a une idée de la violence de cet incendie.

La cause de l'incendie n'est pas encore connue; on l'attribue soit à la foudre, soit à un feu de cheminée. Les toits étant couverts en bois, l'incendie acquit inopinément une violence et un développement extraordinaires. Le chiffre des pertes n'a pas encore été constaté, mais il doit être considérable.

UNION MÉTALLURGIQUE DE FRANCE

Le traitement métallurgique des minerais en France est loin d'être actuellement à la hauteur des perfectionnements que l'industrie et la science ont inventés aux grands établissements anglais de Swansea. Aussi, sommes-nous obligés d'importer chaque année d'Angleterre pour plus de 75 millions de cuivre et de plomb en lingots.

L'UNION MÉTALLURGIQUE, Société au capital de 25 millions, ayant dans son Conseil des hommes spéciaux, contracte un emprunt dans le but précisément de faire cesser ce vasselage de l'industrie métallurgique française en ce qui concerne les métaux autres que le fer.

En dehors, et indépendamment de ses usines de district, l'UNION MÉTALLURGIQUE se propose de créer de grandes fonderies d'argent, de cuivre, de plomb et de zinc sur le littoral de la Méditerranée. Ces fonderies, situées à Agde, recevront, à un fret notablement réduit, les minerais de la Sardaigne, de l'Afrique, de l'Italie et de l'Espagne, de même que ceux de l'Amérique du Sud et de l'Australie, par le canal de Suez. Leur situation géographique sera, à cet égard, beaucoup supérieure à celle de Swansea.

L'objet de la Société se compose donc de l'exploitation des grandes fonderies qu'elle projette.

Quant aux garanties offertes aux prêteurs par la grande société, elles sont aussi complètes que possible, et en quelque sorte palpables.

La Société concède aux souscripteurs de ses obligations une première hypothèque sur tous ses biens qui, dans l'état actuel, valent un prix plusieurs fois supérieur au chiffre de la somme empruntée. Les engagements sociaux stipulent formellement qu'il sera pris une hypothèque de premier rang au profit et au nom des obligataires, et que cette hypothèque reposera sur les dix-sept concessions minières déjà en exploitation ainsi que sur les fonderies existantes et les grandes fonderies à créer.

Les capitalistes qui participeront à la souscription ouverte par l'UNION MÉTALLURGIQUE y trouveront le double avantage de favoriser la production industrielle de leur pays et de faire un placement fructueux et de tout repos.

Parmi le nombre considérable de personnes auxquelles on conseille l'Huile de Foie de Morue, les trois quarts au moins, la prennent avec dégoût. Quelle est la mère de famille, qui, administrant ce médicament à ses enfants, ne s'est pas faite réflexion que l'on devrait bien trouver de quoi remplacer un médicament si répugnant ? Ce d'a r a naturel se trouve aujourd'hui complètement rempli par le Sirop de Raifort iodé de GRIMAUD, qui lui est substitué avec avantage et a reçu les témoignages les plus flatteurs de toutes les sociétés médicales de Paris. — Dépôt à Roubaix, chez M. Coille pharmacien. 9889

MENUS PROPOS

Ne discutez jamais, vous ne convaincrez personne. Les opinions sont comme les clois; plus on tape dessus; plus on les enfonce.

Si j'avais à donner mon opinion sur la différence morale qui existe entre les hommes et les femmes, je n'en tirerais ainsi: Les hommes valent plus, les femmes valent mieux.

Echo de la police correctionnelle : — Accusé, donnez-moi votre nom. — Mon président, je ne puis vous donner ni oui ni non, voyez-vous, je suis pour l'absolution !

Un philosophe pratique. Un maître maçon de campagne, vient de terminer une maisonnette. Il a planté dans la cheminée le bouquet traditionnel et s'en retourne chez lui, ses outils sur l'épaule.

— Eh ! Pierre, lui cria le voisin, regarde donc ta maison, mais elle se fend étonnamment.

— Eh ben ! dit l'autre avec insouciance, une maison, ça ne peut pas toujours durer !

On vient de couper la jambe droite à un malheureux ouvrier, victime d'un accident de machine.

— Comment vous trouvez-vous ? lui demanda le chef de service, après l'opération. — Je me trouve incomplet, parbleu ! répond le patient.

Au café.

Le garçon s'approche de la table à laquelle viennent de s'asseoir deux bohémien déprimés.

— Que faut-il servir à monsieur ? demande-t-il à l'un d'eux.

— Donnez-moi un bock, je veux voyer mes chagrins dans le houbton.

— Et vous, monsieur, dit-il à l'autre, que prenez-vous ?

— Moi, ce que je prends ? répond celui-ci avec philosophie, moi, je prends le temps comme il vient.

Dans une réunion publique :

UN ORATEUR. — N'est-ce pas une honte pour nous de penser que le trône de France pourrait être transmis à un... moutard ?

UNE VOIX DANS LA SALLE. — C'est à dire que rien que d'y penser, la moutarde m'en monte au nez ?

Un irréconciliable-badin prétend que tous les électeurs vertueux doivent voter non, pour rendre hommage à l'aphorisme qui fut le dernier mot du républicain Caton :

— Vertu, tu n'es qu'un non !

ETAT-CIVIL DE ROUBAIX.

22 avril. — Alphonse Pecqueur, rue des Guinguettes. — Alexandre Campener, rue du Grand Chemin. — Florentin Lefebvre, Grande Rue. — Zulma Leclercq, rue d'Inkermann.

— Léon Plouvier, rue des Fossés. — Albert Sluys, rue des Longues-Haies. — Flore Durand, Rue de Parvues. — Henriette Piat, au Pile. — Léonie Bruggeman, rue des Longues-Haies. — Adolphe Vergey, Cal de Four. — Madeleine Lefebvre, rue de Lille.

— César Boulez, rue de l'Empereur. — Lucie Leclercq, rue de Soubise. — Marie Lesage, Potennerie.

23 avril. — Gustave Doise, Pile. — Léonie Verroust, rue des Longues-Haies. — François Smet, rue de Mouveaux. — Albert Cauchaux, Fontenoy. — Florine Rivière, Jean Ghilain. — Georges Bataille, rue de Rohan.

— Richard Lippes, rue de la Longue Chemise. — Georges Sival-Vanderpol, ruelles Arts. — Marguerite Renard, rue Nain. — Louise Deldique, quai du Commerce. — Hubert Dubois, rue St-Jean.

dans le tempé. Gontran, bien entendu, l'avait complètement oublié, et on lui aurait dit qu'un de ses ancêtres avait été tué, à la seconde croisade, par un boulet de canon, qu'on ne l'aurait pas étonné.

Hélas ! les atouts, comme les flots sont changeants. Une nuit néfaste, le guignon reparut, habillé en pacha égyptien. Gontran reperdit tout, moins le fameux sauteur. Celui-ci devait désormais sauter d'autant moins que la banque de son maître avait plus complètement sauté.

Le décafé ne se laissa pas abattre par ce coup de foudre. Il fit son plan : ne rien demander à son père ; appliquer à son crédit les bénéfices de la vitesse acquise; ne modifier, dans sa manière de vivre, que les réalités invisibles ; sauver les apparences à l'aide de quelques milliers de francs qui lui restaient ; user et abuser de son prestige de héros de club, de turf et de boudoir, pour fasciner une innocente jeune fille et faire un riche mariage; puis, une fois maître de la dot, reprendre son train, mener derechef à grandes guides la vie, le jeu, les chevaux et les femmes.

Tel fut son programme. Il le mit immédiatement en pratique avec une patience, un art de masquer ses privations réelles sous des semblants d'élégance, avec une énergie et une bonne humeur, dignes d'une meilleure cause. Son mobilier, secrètement vendu à son tapissier, resta le même. Il ne manquait pas de se montrer au Bois, aux courses, à l'Opéra; mais on le voyait rarement dans les res-

taurants à la mode. Ses gants étaient irréprochables, mais ses cigares étaient médiocres.

Sa vie ainsi organisée en parties doubles, il attendit, comme Alfred de Fleurance, une occasion et une rovanche sous les traits d'une opulente héritière. Il comptait sur sa bonne mine, sur ses succès auprès de certaines femmes, sur le bruit qu'avaient fait ses premiers triomphes. Sans être précisément spirituel, il était intelligent. Il se disait que, dans notre époque de péle-mêle où la curiosité domine tout et où certaines familles d'enrichis sont attirées par le tapage et le clinquant, comme les alouettes par le miroir, ses folies bruyantes le serviraient mieux que des vertus timides. Les exemples ne lui manquaient pas pour justifier sa théorie.

Il remplaça le livre de paris par un agenda de poche où étaient inscrits les noms de toutes les héritières de sa connaissance, avec renseignements, chiffres et détails accessoires. C'est sur ce terrain qu'il se rencontra avec Alfred.

Au lieu de se détourner de lui comme d'un rival, il l'accepta comme un compagnon de chasse, et les deux nobles émules devinrent inséparables.

Quant à Sigismond Saintis, qui ne connaît le type du jeune homme sérieux, autre produit de la société moderne ? Fils d'un proviseur de collège de province, Sigismond était venu, lui aussi, tenter la fortune à Paris, mais par de tout autres moyens que Gontran et Al-

fred. Il avait soin, chassant le même gibier, de se menter auprès d'eux, afin que l'élégante nullité de l'un fit valoir sa physionomie méditative et que la fatuité tapageuse de l'autre mit en relief sa gravité précoce.

Avec son visage imberbe, son nez pointu, sa mèche prétentieuse, ses yeux ronds arrondis encore par le bincocle, il offrait de vagues ressemblances avec l'oiseau de la déesse Minerve, dont il prétendait posséder la sagesse. Il affectait de lire dans les gros livres, de citer à tous propos les économistes et les philosophes, d'écrire d'immenses tartines sur l'avenir des sociétés, les principes de 89, les théogonies primitives ou les poèmes cyclopes.

Comme il est convenu que les Revues bien posées doivent avoir, dans chaque livraison, au moins cent pages ennuyeuses, ces articles, discrètement colportés, paraissaient quelquefois, et on les admirait de confiance. Quant à la littérature légère, à celle qui représente le véritable esprit français, Sigismond avait une manière à lui de dire : « Vous lisez ça ? » que lui eussent envié les académiciens de la vieille roche.

Il cultivait d'ailleurs avec une assiduité exemplaire la bienveillance de ces messieurs, ne manquait pas une des séances où les Mathusalem de la science et des belles-lettres se divertissent entre eux, et tressaillait de joie, si un de ces oracles chauves lui disait avec un sourire sibyllin : « Courage, jeune homme, vous êtes

sur le bon chemin ! Sic itur à l'Institut ! »

Dans le monde, Sigismond observait les mêmes nuances. Réserve, mais suffisant avec les jeunes personnes, il s'empressait auprès des mamans et mieux encore auprès des grand-mères. Sa mise simple, correcte, poussée au noir, le recommandait à la sympathie des personnes âgées. Les plaisirs du monde le tentaient peu. On le voyait rarement au spectacle, — jamais dans les parties de jeunes gens.

Lui montrait-on, au théâtre, une de ces beautés faciles et célèbres qui font l'ornement des avant-scènes ? Il demandait d'un air d'innocence si le mari de cette dame était notaire ou sénateur. Si quel-que une des héritières qu'il couchait en joue avait des habitudes pieuses, elle était sûre de le rencontrer à la grand-messe ou au sermon, il donnait son avis, d'un ton de nez fort dévot, sur les différents genres d'éloquence des prédicateurs à la mode.

Au fond, ce sage de vingt-cinq ans ne demandait pas mieux que de tâter des plaisirs de contrebande. Quand il se croyait certain de n'être pas vu, il se risquait sournoisement, comme l'étudiant de Notre-Dame-de-Paris, à aller sonner aux portes, toujours entr'ouvertes, de la rue de Glatigny.

Ce dévot n'attendait que la réalisation de son rêve, — un bon mariage, — pour jeter son masque aux orties et mordre à belles dents tous les fruits délégués. Ce

savant eût été incapable de distinguer la prose de M. Viennet de celle de Théophile Gautier, ou de traduire couramment vingt vers de Virgile.

Hypocrite de salon; Tartufe à l'eau de rose, il était de ceux qu'on appelle, dans le vieux style, un pédant et, dans notre belle langue, un nabot.

X

En arrivant chez Sigismond, les deux amis le trouvèrent dans son cabinet de travail, entouré de vieux papiers et de bouquins, le front incliné sur un in-folio qu'il ne lisait pas.

— Quoi de nouveau ? leur dit-il de l'air d'un homme qu'on arrache à ses graves méditations.

— Oh ! pas grand chose encore, répliqua Gontran. Nous venons de rencontrer au bois ce diable de Wilfrid de Sivry, avec le comte de Santa-Maria ; ils ont l'air d'être amis intimes. Le beau marquis a repris toute son insolence. Que pensez-tu de ce singulier épisode ?

— Qu'il résulte tout naturellement de ce qui s'est passé hier chez les d'Anglars. M. de Sivry et le comte de Santa-Maria n'ont-ils pas causé longtemps ensemble ! — C'est vrai, mais enfin qui ayons-nous à craindre ? quel serait notre concurrent sérieux ! Le comte ou M. de Sivry ?

Sigismond parut se recueillir. Puis, avec un sourire qu'il cherchait à rendre fin et d'un air qui voulait être profond :